Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: - (1994)
Heft: 23

Artikel: HiV : etude nationale de cohorte
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-551079

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 23.08.2025

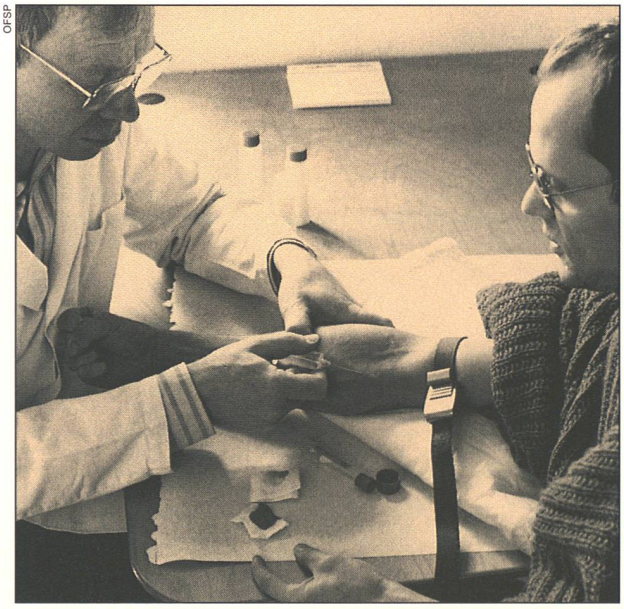
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Etude nationale de cohorte HIV

En plus des campagnes de prévention, la Suisse dispose d'une arme efficace pour lutter contre le sida: la plus grande base de données mondiale sur des séropositifs. Ils sont 6000 volontaires, porteurs du virus HIV, à y figurer.

L'ambiance a été plutôt morose lors de la dixième Conférence internationale sur le sida qui s'est tenue en août dernier à Yokohama, au Japon. Contrairement aux réunions précédentes, les participants n'ont pas eu de résultats spectaculaires à se mettre sous la dent. Et il y eut très peu d'annonces concernant de nouveaux essais cliniques de médicaments ou de vaccins anti-sida.

La seule véritable nouvelle, qui fut révélée de manière officieuse, n'avait d'ailleurs rien de réjouissant: les Etats-Unis seraient sur le point de réduire fortement le financement des essais cliniques. Bref, tout se passe comme si, après plusieurs années d'espoirs et de résultats prometteurs, la recherche sur de nouvelles thérapies contre le sida se retrouvait aujourd'hui au point mort.


OFSP

Les scientifiques et les médecins présents au Japon ont reconnu qu'il faudra attendre au moins quinze ans avant qu'un vaccin soit mis au point. D'ici là, comme le souligne l'Organisation mondiale de la santé (OMS), il s'agit d'être «réaliste» et d'admettre que le sida sévira dans nos sociétés pendant de longues années encore...

Partant de ce constat, les deux moyens les plus efficaces pour lutter contre la maladie restent toujours la prévention et la recherche biomédicale fondamentale qui permet de mieux comprendre les multiples aspects de l'infection par le virus. Deux domaines dans lequel la Suisse fournit justement de gros efforts depuis quelques années. Au sujet de la prévention par exemple, les différentes campagnes *Stop-sida* menées entre 1987 et 1991 ont permis de faire passer l'usage du préservatif, lors de rapports sexuels occasionnels, de 8 à 61% dans la population de 17 à 30 ans. Autre chiffre encourageant: en Suisse, les ventes annuelles de préservatifs ont plus que doublé de 1987 à 1993, passant de 6 à 15 millions.

Sur le plan scientifique, le Conseil fédéral dépense, depuis 1990, huit millions de francs chaque année dans le cadre d'un vaste programme national de recherche sur le sida. L'Office fédéral de la santé publique (OFSP) est chargé de gérer la recherche clinique et appliquée, alors que le Fonds national s'occupe des travaux en biologie fondamentale. Au total, plus de 90 projets de recherches sont actuellement en cours dans notre pays. L'un d'entre-eux a produit un outil de travail unique au monde.

Il s'agit en effet de la plus grande base de données relatives à des patients séropositifs. Intitulée *Etude nationale de cohorte HIV*, elle contient des informations d'ordres médical et clinique concernant plus de 6000 personnes infectées en Suisse. «Tous ces patients sont volontaires. De plus, les données sont recueillies de manière à préserver leur anonymat», tient à préciser le Prof. Michel Glauser, président de la *Commission fédérale de contrôle de la recherche sur le sida*, l'organisme chargé de gérer la recherche sur cette maladie en Suisse.

Les principales sources de données proviennent d'échantillons de sang et de globules blancs prélevés tous les six mois chez les patients, puis stockés dans les différents hôpitaux universitaires de Suisse (Bâle, Berne, Genève, Lausanne, St-Gall et Zurich). Ces données sont complétées par des informations fournies par les patients eux-mêmes lors d'entretiens menés régulièrement avec des spécialistes de la santé.

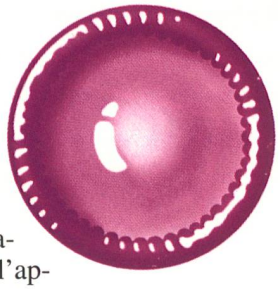
(Suite de la page 5)

S'inspirant du modèle des deux cohortes cantonales qui avaient été mises sur pied dès le début des années 80 à Zurich et à Genève, cette étude a débuté sur le plan national en 1988. Si ses objectifs sont multiples, elle permet avant tout aux patients disséminés aux quatre coins de la Suisse d'être contactés et identifiés rapidement lorsqu'un nouveau traitement est à disposition.

Prise en charge médicale facilitée

En suivant plus de cent patients de la cohorte atteints de *toxoplasmose cérébrale* (un grave trouble neurologique associé au sida), le Dr Bernard Hirschel et ses collaborateurs de l'Hôpital cantonal de Genève sont parvenus à établir qu'un des médicaments utilisés pour traiter la toxoplasmose protégeait également contre une autre maladie liée au sida: la *pneumocystose* (une affection pulmonaire). Cette découverte a permis, à la fois, de simplifier le traitement de certains patients et de réaliser des économies. «Ce genre d'information, explique Michel Glauser, est particulièrement utile pour mieux prendre en charge médicalement les patients sidéens et les personnes séropositives.»

La cohorte HIV est aussi un instrument performant qui permet de suivre l'évolution de la maladie dans notre pays. Grâce aux données récoltées, les médecins savent désormais que la période d'incubation moyenne du virus chez les séropositifs dure environ 10 ans. D'autre part, l'examen des différents échantillons de sang collectés dans la cohorte a révélé que les maladies «indicatrices» qui accompagnent l'apparition du sida sont le plus souvent la *pneumonie*, la *candidose* (affection provoquée par une levure), le *sarcome de Kaposi* (tumeur maligne de la peau et des muqueuses) et la *toxoplasmose cérébrale* (désordre neurologique dû à un parasite).



Cette distribution des maladies «opportunistes» n'est pas le propre de la Suisse mais se retrouve également dans d'autres pays européens. Cependant, en examinant de plus près certains malades de la cohorte helvétique, le Dr Hirschel et son équipe sont parvenus à isoler il y a deux ans une nouvelle bactérie pathogène: la *mycobacterium genavense,* proche de celle de la tuberculose.

Grâce à ses banques de sang et de globules blancs, la

OFSP

Une cohorte à «haut risque»

Parallèlement au suivi des patients séropositifs («cohorte HIV» appelée encore «cohorte A»), une cohorte B a été constituée pour étudier le comportement sexuel de 700 personnes séronégatives particulièrement exposées à la menace d'une infection.

Ce groupe à «haut risque», recruté dans cinq villes suisses (Bâle, Berne, Genève, Lausanne et Zurich), comprend notamment des hommes et des femmes qui ont avoué changer fréquemment de partenaires, ou encore des individus dont le (la) partenaire était séropositif(ve). 55% des volontaires participant à cette étude se sont déclarés hétérosexuels, 28% homosexuels et 17% bisexuels.

Pendant près de trois ans, ces volontaires ont accepté de témoigner tous les quatre mois de leurs aventures sexuelles par le biais de questionnaires et d'interviews; ils se sont aussi soumis régulièrement à des tests de dépistage HIV.

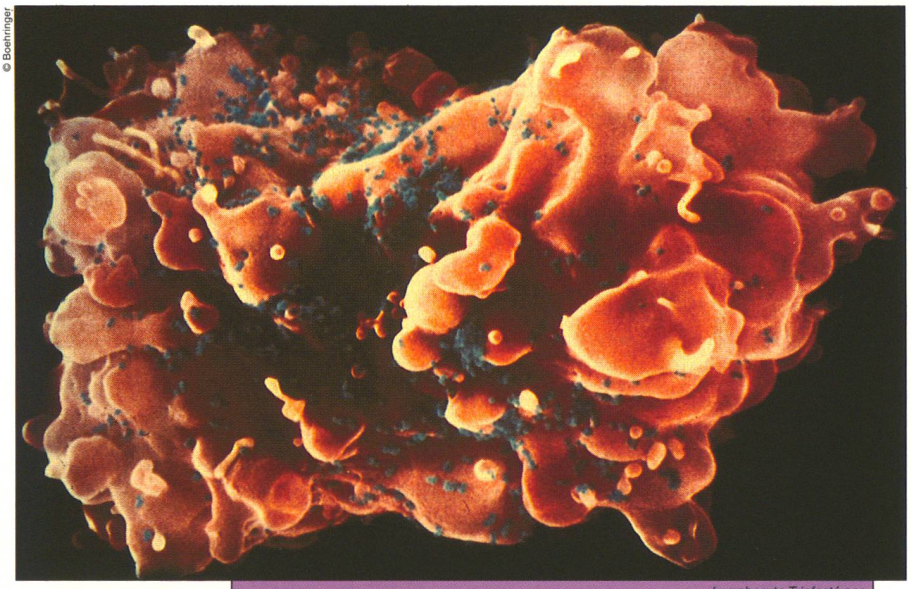
Dirigée par le Dr Rolf Heusser et son équipe de l'Institut de médecine préventive et sociale de l'Université de Zurich, cette étude est aujourd'hui terminée. Les premiers résultats sont plutôt encourageants. Le nombre de femmes et d'hommes hétérosexuels ayant des relations sexuelles non protégées avec des partenaires occasionnels marque une nette baisse entre le début et la fin de l'étude (de 56 % à 18% chez les femmes; de 41 à 22% chez les hommes). Le même constat s'observe chez les homosexuels, quoique de manière moins prononcée (de 16% à 12%). Selon Rolf Heusser, cette tendance vers un comportement sexuel plus «raisonnable» serait à mettre à l'actif des nombreuses séances d'information mises sur pied dans le cadre de cette enquête.

Reste que ces chiffres révèlent également quelques points plus inquiétants. Ainsi 65% des hommes hétérosexuels et 74% des femmes hétérosexuelles ont reconnu avoir eu – au moins une fois durant l'étude – des relations sexuelles sans préservatif avec un partenaire occasionnel. Chez les homosexuels, ce chiffre ne s'élève qu'à 43%.

Le non respect du «safe sex» peut avoir de lourdes conséquences. A ce jour, dix-huit cas d'infection par le virus ont déjà été recensés parmi les participants. Dans onze cas, le sida a été transmis par un partenaire occasionnel. Enfin, notons encore qu'avec 15 cas sur 18, les homosexuels demeurent le groupe le plus exposé.

cohorte HIV représente également un formidable terrain d'investigation pour la recherche biomédicale. Toujours à Genève, l'équipe du Dr Luc Perrin s'est ainsi servi des échantillons de sang de la cohorte comme banc d'essai pour tester et développer de nouvelles méthodes pour mesurer la quantité de virus dans le sang. Ces mesures sont très importantes pour les cliniciens car elles représentent un moyen particulièrement fiable pour évaluer l'efficacité d'un traitement anti-sida.

Malgré ses indéniables qualités, l'étude nationale de cohorte HIV suscite étonnamment beaucoup de critiques négatives dans les milieux suisses de la santé publique. Son existence est même régulièrement mise en cause. Il faut dire que son coût, environ 2,2 millions de francs suisses, représente plus du quart du budget annuel du programme sida. Vu le rôle important jouée par la cohorte dans la prise en charge médicale des patients, l'OFSP verrait d'un bon oeil que les cantons participent également à son financement.



© Boehringer

Lymphocyte T infecté par des virus HIV (en bleu)

Existence mise en cause

Mis à part cet aspect financier, la cohorte souffre aussi de sa taille croissante. En 1991, elle recensait les données concernant 5000 séropositifs. Aujourd'hui, ce chiffre est passé à 6000, mais près de la moitié de ses participants sont morts. Il faut cependant qu'elle continue à grandir pour que le collectif de personnes vivantes permette de connaître les effets des nouveaux médicaments.

Devant l'importance du projet et l'ampleur des crédits engagés, la Commission de contrôle de la recherche sur le sida a d'ailleurs déjà fait procéder en 1991 à deux évaluations scientifiques par des experts étrangers. «Leurs conclusions ont été plutôt bonnes, dit Michel Glauser. Du point de vue de la prévention, de la santé publique et de l'épidémiologie, la valeur de cette étude est clairement reconnue. La seule réserve concernait les banques de sang et de cellules qui ne sont pas suffisamment exploitées sur le plan de la recherche scientifique.»

Il n'est toutefois pas question de limiter le nombre de patients figurant dans la cohorte HIV. L'instauration d'un tel *numerus clausus* serait avant tout contraire à la vocation préventive et humanitaire de cette étude. Cette limitation empêcherait également de répondre à certaines questions d'ordre statistique concernant la progression de la maladie au sein d'une population relativement grande et peu homogène. En plus de sa taille, une autre particularité de la cohorte helvétique est justement constituée par la grande diversité des personnes qui en font partie. On y trouve – qu'ils soient hommes ou femmes – des homosexuels, des hétérosexuels, des bisexuels, des alcooliques, des toxicomanes...

En comparaison, la «cohorte de San Francisco», le groupe de séropositifs qui a donné lieu à ce jour au plus grand nombre d'études scientifiques, ne comprend que des patients mâles, homosexuels et californiens.

AZT précoce

Les Drs Sabine Kinloch, Bernard Hirschel et Luc Perrin viennent d'achever une étude portant sur 77 patients nouvellement infectés par le virus HIV, qui montre l'efficacité de l'AZT (la *zidovudine*) dans le traitement précoce du sida. Ce médicament n'était jusqu'ici administré qu'aux sidéens se trouvant en phase terminale de la maladie. Son utilité à ce stade était d'ailleurs fortement controversée.

Cruauté du destin: certains des malades traités expérimentalement à l'Hôpital cantonal de Genève avaient auparavant été suivis dans le cadre de l'étude de séronégatifs à «haut risque» (voir encadré p. 6).

En comparant l'état de santé de deux groupes de patients traités respectivement à la zidovudine et au placebo, l'étude a abouti aux résultats suivants:

1° la zidovudine n'a pas montré d'effets toxiques graves chez les patients,

2° les patients traités à la zidovudine n'ont pas présenté un taux de globules blancs CD4 plus élevés que ceux du groupe placebo. Les CD4 sont considérés comme des bons indicateurs de l'efficacité d'un traitement,

3° les individus traités à la zidovudine sont moins susceptibles de contracter des infections opportunistes (*herpès, candidose, leucoplasie*) que les patients soignés au placebo.

L'étude se poursuit actuellement pour tenter d'évaluer l'efficacité d'une nouvelle forme de traitement précoce du sida qui consiste à associer l'AZT avec un nouveau médicament prometteur.